

—A quoi bon boudier contre ton ventre, imbécile ! Voici de quoi te restaurer.

Il déposa à sa portée les restes du repas qu'on lui avait fait servir.

Tout en se restaurant, Jacques observait son geôlier : quel était cet étrange Arabe qui lui parlait sur un ton aussi familier, dans un excellent français.

Il le vit écrire deux lettres et les placer en évidence sur la cheminée.

François, dont le visage bronzé ne laissait voir aucune émotion, venait de se condamner à mort.

A ses parents, il disait : " Quand vous recevrez ce billet, je serai délivré de la vie. Un ami vous dira pourquoi je me suis tué. Je n'avais plus rien à faire en ce monde. Adieu et pardonnez-moi tous les chagrins que je vous ai causés."

Le mot destiné à Briollet était ainsi conçu : " Le Djemil de R'hât, Abdallah ben Moulaï, traqué par la confrérie des Kouans, ne sait où reposer sa tête. Il part avec Jacques Brémont, dont il est décidé à débarrasser ceux que ce misérable poursuivrait de sa haine. On retrouvera nos deux cadavres aux ravins de Ras-el-Oued. Adieu."

Ces dernières volontés réglées, François se retourna vers le prisonnier.

—Ecoute, lui dit-il, le vent s'élève. N'entends-tu pas, au loin gronder la foudre ?

—Puisse-t-elle nous réduire à néant avec tous ceux qui reposent dans cette villa d'enfer !

—Ne blasphème pas : ce séjour était un paradis... avant l'arrivée du diable.

—Qui es-tu, toi qui as l'aspect d'un Arabe et le parler d'un Français ?

—Comme toi, un maudit. Nous n'avons pas une minute à perdre. Fuyons ensemble. Je te mènerai dans une contrée où tu n'auras plus rien à craindre.

Jacques le regarda avec méfiance.

—Qui me prouve ?...

—Tu hésites, dit François. A ton aise ! je partirai seul. Seulement, j'aurai le regret de te baillonner et de resserrer tes liens.

—Ne fais pas cela. J'ai confiance en toi, je te suivrai au bout du monde.

—C'est décidé ?

—Oui.

François le débarrassa de ses liens.

—Maintenant, dit-il, tâchons de sortir d'ici sans éveiller l'attention des gardiens postés au rez-de-chaussée. Ces cordes qui te réduisaient à l'impuissance tout à l'heure vont nous permettre de descendre par la fenêtre. Tu me conduiras aux écuries. Deux bons chevaux nous sont indispensables.

—Le maître nous les fournira, répondit Jacques.

François avait attaché la corde à l'appui de la fenêtre.

—En route ! montre-moi le chemin.

Jacques descendit le premier. Il mettait à peine pied à terre que son libérateur se trouvait près de lui, un fusil passé en bandoulière.

Ils réussirent à gagner les écuries et s'emparèrent de deux chevaux.

En montant en selle, Jacques fit remarquer qu'il n'avait pas d'armes.

—C'est dommage, répondit François ; mais à la guerre comme à la guerre ! En route !

Aussitôt sortis de la villa, ils prirent le galop.

L'orage battait son plein. Les éclairs se succédaient sans interruption.

L'oasis semblait en feu. Des palmiers, atteints par la foudre, s'effondraient avec un craquement sinistre.

—Où allons-nous ? demanda Jacques à son compagnon :

—A la terre promise, répondit l'ex-caïd de R'hât.

A l'aube, ils atteignaient les ravins de Ras-el-Oued.

L'orage avait passé tout entier sur leurs têtes et maintenant la nature rentrait dans le calme.

L'horizon se teintait de rose. Dans les tamarins, des bandes ailées saluaient de leurs chants joyeux le retour de la lumière.

—Nous sommes arrivés, dit François.

—Arrivés ?...

—C'est ici la terre promise.

Et sans autre transition :

—Jacques Brémont, dit-il, sais-tu que tu es le fils d'un assassin mort sur l'échafaud ?

—Je sais cela.

—Par qui ?

—Par ma mère.

—Bien. Ta mère t'a-t-elle jamais parlé de ton cousin, François Brégeat ?

—Jamais !

—Je suis ce François.

—Bah !

Et Jacques, rassuré, tendit la main à son cousin. Ce dernier se recula, disant :

—Il n'y aura de commun entre nous que la mort. Jacques, je vais te tuer.

—Pourquoi ? Que t'ai-je fait ?

—A moi, rien ; mais, vivant, tu ne pourrais que nuire à ceux qui restent. Jacques, nous avons pris tous deux la route de l'abîme. Le gouffre nous attend ; à quoi bon retarder un dénouement fatal. Tu finirais, comme ton père, sur l'échafaud ; et moi, je ne veux point déchoir.

—De quel droit me juges-tu ?

Cette question causa quelque embarras à François.

—Du droit du plus fort, répondit-il enfin.

Jacques se sentit perdu.

Il fit volte-face et repartit au triple galop dans la direction de la route.

Un instant, il se crut sauvé.

Il retourna la tête. François arrivait sur lui et, plus habile cavalier, gagnait du terrain.

—Arrête, ou je te tue au vol comme un corbeau !

Jacques laboura des éperons les flancs de sa monture, qui fit un saut de côté et le désarçonna.

—Relève-toi, lui dit François. Il faut savoir mourir debout.

Pour toute réponse, le fils de Rassajou saisit une grosse pierre et, dernier effort, la lança sur son ennemi.

—Maladroit ! dit François. Moi, je ne te manquerai pas.

D'un coup de fusil, il cassa la tête du misérable.

—A moi maintenant !

Et du second coup de son arme, il se fit sauter la cervelle.

Le soir même, Briollet retrouvait les deux cadavres, qui furent inhumés au cimetière de Gabès, l'un sous le nom de Jacques Brémont, l'autre sous celui d'Abdallah ben Moulaï, le Meslem.

LXXI — ÉPILOGUE

Trois mois après ces événements, grâce aux aveux de la Rassajou et aux lettres probantes de sa mère, Rose de Borianne entra en possession d'un état civil définitif.

Les restes de la vicomtesse de Borianne, retrouvés à l'auberge sanglante, furent transférés secrètement au cimetière de Châteauroux.

Mme Petitot, complètement rétablie, dut retarder le mariage de Rose avec Pierre, par suite de la mort du comte, à qui on avait eu soin d'épargner toute révélation. Le vieillard s'éteignit en appelant vainement sa fille, qui expie ses fautes dans une réclusion volontaire, sans avoir eu le courage de les avouer.

Le jour même où Pierre Sorlac conduisit sa fiancée à l'autel, on célébra l'union de Maxime avec Lucile.

Et Marcel ? C'est le mieux partagé de tous ; car aucun souvenir ne trouble son bonheur. Dénoncé par Briollet à Augusta comme étant le sauveur qu'elle réclamait à tous les échos, la belle Américaine fit cette déclaration catégorique à son père : " Je l'aime, il m'aime et rien ne nous fera changer de sentiment."

Sir William Clakay se creusa vainement la cervelle pour trouver de mauvaises raisons. Comme il hésitait encore, une lettre du notaire de don Juan Lardiguez lui annonça que ce dernier était mort en léguant à Marcel sa galerie de tableaux évaluée deux millions.

Grâce à cet acte de justice, le fils de Julien Lartigue a pu, sans se faire un scrupule, demander et obtenir la main de la fille du millionnaire.

La comtesse de l'Allière serait la plus heureuse des mères si elle n'était pas obligée, par respect humain, de contenir sa joie.

Quant à Césarine, qu'un legs de Mme Petitot a mise à l'abri du besoin, elle est allée retrouver Savinia. Elle ne vit plus que pour sa petite-fille et ne considère le passé que comme un affreux cauchemar, qu'elle voudrait pouvoir oublier.

Le vicomte de Borianne a abandonné son château de Courlande et vit, tranquille, auprès de ses enfants.

FIN.

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.